

Drôle de jeu littéraire

L'auteur très narcissique du prix Renaudot 1996 nous propose ici un journal où il n'a « rien à dire », joue avec les mots, le délire et la paranoïa, esquisse une intrigue romanesque, s'amuse beaucoup et finit par émouvoir. Un brillant exercice de style. Le Cherche-Midi éditeur, 82 francs.

L'EXCAVATRICE de Boris Schreiber

« Une chose est certaine : je n'ai rien à dire. » Bon, alors, on ne va pas plus loin ? La première ligne du nouveau et mince – 196 pages - livre de Boris Schreiber, prix Renaudot 1996 pour un pavé de plus de 1000 pages insolemment intitulé « Un silence d'environ une demi-heure », alors qu'il s'agissait, en quelque sorte, d'un intarissable bavardage, joue au quitte ou double : ou bien, agacé, on s'en tient là. Ou bien, émoustillé par ce que promet ce « rien », on poursuit. Et là, passées les premières tentations de... lassitude, on se prend au jeu. Car c'est bien un jeu que propose cet écrivain atypique qui, à treize ans (il en a aujourd'hui soixante-seize), à l'occasion de son premier journal, jetait ainsi les fondements de sa biographie : « Boris Schreiber, romancier de génie », mais a mis des dizaines d'années à se faire reconnaître... Né en 1923 à Berlin de parents juifs polono-russes tôt installés à Paris, vénéré par sa mère, encouragé par Gide, il a eu le plus grand mal à se faire publier et n'a connu la véritable reconnaissance littéraire (mettant fin au « silence du ciel » qu'il dénonçait avec rage) qu'avec son treizième livre, ce *Silence* totalement autobiographique, écrit... à la première personne du pluriel. Cette *Excavatrice*, aujourd'hui, est à nouveau un journal. À nouveau terriblement narcissique. Écrit pour « fermer la porte à la horde du vide qui veut entrer ». Mais aussi pour surtout ne pas devenir pareil aux autres, qui eux, même s'ils n'ont rien à dire, « plastronnent et jargonent ». Pas lui, peut-être ? Si, sans doute, mais autrement...

D'incessantes dérobades

Ce « *petit journal chéri* » qui le fait, lui, beaucoup rire, surtout quand il s'y livre à son passe-temps favori, les jeux de mots, commence par tourner autour du pot, on ne sait d'ailleurs lequel, jonglant avec les mots et les riens pour surtout ne pas tenter la redoutable « Indifférence » (tiens, tiens !) « pire que la tyrannie », parce que, contrairement à elle, elle ne « s'écroule jamais ». Donc, ne rien révéler, pour ne pas courir de risque. Mais voilà, même pour un écrivain aussi exceptionnel, tenir 200 pages sans vraiment rien oser d'un peu personnel, c'est tout de même très difficile. Alors, petit à petit, on va entrer dans le vif du sujet. Qui, au risque de faire de la peine à l'auteur, n'a rien que de très classique : le regret d'un amour perdu et la peur de la mort...

Tout commence avec une vieille dame claudiquante rencontrée devant l'ascenseur, et qui connaît une kiné blondasse qui, elle-même... On ne se méfie jamais assez des ascenseurs. Ils ouvrent la porte des souvenirs et des sentiments... Et Boris Schreiber a beau jongler avec d'incessantes dérobades, il finit par découvrir la plaie qui le ronge, et nous émouvoir...

Un exercice de style, qui paraîtra, selon son humeur, vain ou particulièrement excitant. Car le « toc-toc » qui le signe, et qui visiblement s'amuse, en attendant de résoudre (?) la question lancinante du « Moi cosmique », et *in fine* de s'avancer, tout auréolé de courage, et délivré par tous les « riens » qu'il nous a livrés, vers une rouge excavatrice, est, incontestablement, un écrivain.